

MODALITÉS DE LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

José Martinho

La nomenclature et les tableaux nosographiques dont se sert encore une certaine psychanalyse pour définir la personnalité normale et pathologique¹ proviennent, dans une large mesure, de la clinique du début du vingtième siècle.

Or, la fécondité de la recherche dans le domaine des neurosciences, aussi bien que la carte du génome humain, apporteront bientôt la clef neurobiologique de beaucoup de maladies mentales. La psychiatrie contemporaine, ainsi que la psychologie cognitivo-comportementale suivent à la trace ces progrès, et beaucoup d'analystes attendent, déconcertés, que les savants finissent par découvrir le facteur constitutionnel des symptômes typiques, voire de ce qu'ils croyaient être des accidents générateurs de pathologies psychogénétiques.

À quoi bon, donc, des psychanalystes dans ce temps de Science ? Ou que reste-il au psychanalyste, quand l'hystérie et l'obsession ont disparu du DSM-IV, et que le psychiatre et le psychologue expérimental, armés de leurs pharmacies et ordinateurs, rient de l'étiologie freudienne de la phobie ou de la schizophrénie?

Il serait absurde de ne rien vouloir savoir des découvertes de la science. Mais il est aussi absurde d'adhérer au mythe de l'Omni-Science, à la croyance que toute existence est strictement déterminée par le patrimoine génétique, ou par une fonction cérébrale localisée.

Il y a certes des savants qui opposent au paradigme du déterminisme monogénétique, le paradigme de la relation entre le génotype et le phénotypique, ou, alors, qui défendent une causalité complexe, où le génome interagit avec le tout.

¹ Cf., par exemple, J. Bergeret, *La personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, 1966.

Il y en a même qui sont prêts à accepter que le psychique influence le biologique, ou que la conscience et la liberté ont des conséquences sur les états du cerveau qui déterminent les comportements.

Mais toutes ces bonnes volontés ne doivent pas dispenser le psychanalyste de faire ce qu'il doit faire. Tout d'abord, respecter le principe et la règle analytique.

Étant donné que la pratique psychanalytique est par définition une *talking cure*, le psychanalyste doit chercher avant tout à reformuler sa clinique, y compris celle des symptômes massifs du monde contemporain (dépressions, toxicomanies, états-limites, etc.), à partir de ce qui lui arrive par la seule voie de l'association libre verbale sous transfert.

C'est un effort pour coller à l'enveloppe formelle du symptôme qui a effectué Lacan, quand, après son retour à la clinique freudienne de la névrose, psychose et perversion, il a proposé une clinique des *Discours*². Mais comme il n'y a pas un seul *Discours* où le semblant ne mène le jeu, cette clinique ne lui a pas suffi à rendre compte du réel de l'expérience analytique. Pour pouvoir distinguer ce réel du sens qui lui est donné, Lacan a finalement été conduit à une clinique du nœud sinthomatique.

Revenons à son point de départ. La clinique lacanienne commence par être une clinique strictement freudienne, qui affirme que ce qui est refoulé sont des représentations, non des affects, mais aussi que l'Œdipe est le complexe nucléaire du psychisme humain. La petite différence, consiste dans le fait que Lacan a exploité la structure signifiante de la représentation humaine, et formalisé le *complexe d'Œdipe* comme *métaphore paternelle*.

Au-delà des fragilités organiques et des conditions environnantes que peuvent favoriser l'éclosion et le développement d'une maladie mentale, c'est la bonne ou mauvaise réussite de cette métaphore qui est à l'origine des perturbations de la relation transindividuelle dont s'occupe le psychanalyste.

² J. Lacan, J. *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

La formule de la *métaphore paternelle*³ est la suivante :

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{\text{A}}{\text{Phallus}} \right)$$

En simplifiant :

$$\frac{\text{P}}{\text{M}} \cdot \frac{\text{M}}{\varphi}$$

La condition essentielle de la psychose est la *forclusion* (*Verwerfung*) du *Nom-du-Père* ou du Père comme signifiant (P)⁴. Quand la fonction symbolique du père n'est pas introjectée dans la réalité psychique, le sujet est livré, moins au désir de la Mère (M), ce que supposerait l'existence préalable de la signification phallique, qu'à l'inconditionné de sa Demande.

L'expulsion du *Nom-du-Père* du registre symbolique, tend à congeler l'articulation signifiante du désir et à réduire le sujet psychotique au statut d'objet du caprice de l'Autre. Détaché du réseau signifiant, P retourne au réel, d'où il cause des perturbations dans le langage et un tourbillon dans l'imaginaire, particulièrement dans l'image du corps et les représentations sexuelles.

De cette façon, le corps du psychotique tend vers une étrange jouissance, qui n'est pas à proprement parler bisexuelle (Fliess), homosexuelle (Freud) ou transsexualiste (comme c'est lisible dans les *Mémoires* de Schréber), parce que fondamentalement liée, par l'annulation de la castration symbolique, à l'indifférence signifiante des sexes.

Une fois la psychose accomplie, le signifiant et le signifié peuvent venir se stabiliser dans la *métaphore délirante* : création verbale qui est une tentative de guérison

³ J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p.557.

⁴ J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p.575.

entreprise par le psychotique en vue de la reconstruction de l'ordre symbolique écroulé. La reconstruction délirante du monde s'accompagne alors normalement d'une articulation directe entre le symbolique et le réel, sans la médiation imaginaire du corps.

D'une manière générale, on peut écrire la formule du ratage de la métaphore paternelle dans la psychose de la façon suivante :

$$\frac{P^{\circ}}{M} \cdot \frac{M}{\Phi^{\circ}}$$

Dans la paranoïa, l'effondrement de l'ordre symbolique peut être retardé par le biais de la relation imaginaire (*narcissisme* freudien, *stade du miroir* lacanien) avec le semblable, devenu béquille ou idéal pour le moi. Ce n'est qu'après un appel sans réponse au *Nom-du-Père* forclos (P°), ou après la rencontre, dans le réel, d'Un père en position tierce par rapport au couple rival, que la structure de la réalité tombe. L'ami imaginaire peut alors devenir l'ennemi numéro un, tandis que la voix hallucinée vient sonoriser le regard persécuteur. Comme le paranoïaque n'attribue pas la responsabilité de la catastrophe symbolique à son moi (abri narcissique de l'angoisse de la perte d'amour), il est normalement poussé au crime contre l'autre.

Dans la schizophrénie, l'absence de tout idéal fait que la relation spéculaire avec le semblable n'arrive même pas à se constituer. Les mots tendent à se dissocier, à être aspirés par l'objet voix et à devenir des choses dangereuses. La réalité se décompose facilement, donnant lieu au démembrement imaginaire du corps et à la schize de la pensée. Même quand autrui est atteint, le crime schizophrénique est fondamentalement commis contre soi (suicide, auto-mutilations), étant donné que le dit *schizophrène* tend à vivre dans un monde catatonique ou autistique (auto-érotisme freudien).

Dans la perversion, le *Nom-du-Père* est admis dans le symbolique, mais il est énergiquement *désavoué* (*Verleugnung*) par le sujet. Face à la Demande d'un Autre qui se montre castré ($-\phi$), le pervers s'imagine pouvoir être le *phallus* (ϕ), soit l'instrument de jouissance de cet Autre (en particulier le pénis que manque à la Mère). Si l'objet fétiche fournit la preuve de l'existence psychique du *phallus* maternel, dans le

masochisme c'est plutôt la totalité du corps propre que vient fonctionner pour le sujet comme pénis imaginaire.

Dans la névrose, l'introjection du *Nom-du-Père* donne la réplique au *refoulement* (*Verdrängung*) de la parole. Toutefois, si l'admission symbolique du signifiant du père facilite la reconnaissance du *phallus* comme objet du *Désir de la Mère*, elle ne suffit pas à rendre compte du fait que la mère est aussi une femme.

Devant le mystère de La femme-en-soi, l'hystérique se questionne si elle est un homme ou une femme. Pour y répondre, elle s'identifie préférentiellement à l'autre femme qui incarne pour elle le *Phallus* symbolique (Φ). Elle castre ainsi l'Homme, en même temps que se protège du désir mâle, ou le mime dans la séduction et la mascarade. Mais ceci elle ne le fait qu'en sauvegardant la présence de fond d'un père Idéal, que puisse la protéger d'une Demande maternelle parfois ravageante.

On peut distinguer ici le symptôme de conversion hystérique et le phénomène psychosomatique. Ce dernier semble une sorte de psychose non-déclenchée, étant donné qu'il dérive de l'identification du supposé sujet à une holophrase qui contient tous les sens du *Désir de la Mère*, donc que ne permet pas la division subjective au niveau symbolique.

Pour le névrosé obsessionnel, il y a souvent dédoublement de La femme (maman/putain). Et le père Idéal devient le père mort, soit un pur signifiant. Différent du sujet, ce père mythique a l'avantage d'être au-moins-un à pouvoir échapper à la castration, comme au choix de la vie et d'une femme.

La phobie est une plaque tournante pour la psychose, la névrose et la perversion, puisque les premières phobies apparaissent dans l'enfance, au moment où il s'agit de savoir si le *Nom-du-Père* va ou non fonctionner, s'il est irrémédiablement forclus, ou si le sujet va pouvoir l'admettre, le refouler, ou le désavouer. À l'intérieur de la zone d'ombre où règne l'Inconnu de la Chose, où le discours de l'Autre signale un danger éminent, l'élection d'un signifiant phobique fournit alors une issue mythique à la métaphore paternelle : se substituant à l'angoisse diffuse, il crée un objet de peur (souvent un animal, totem ou substitut du père) que peut être évité comme tel.

Dans *La science et la vérité*⁵, Lacan avait affirmé que *la psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père*. Cependant, entre les Séminaires *Les noms du père*⁶ et *Les non-dupes errent*⁷, il va mettre en question l'unité du *Nom-du-Père*. On assiste alors à une série de substitutions : le *Nom-du-Père* est remplacé par les *noms du père*, ceux-ci par des *concepts* (Séminaire sur les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*), les concepts par les *mathèmes*⁸, et ces derniers par le *sinthome*.

Ainsi, après avoir réintroduit le père symbolique dans la considération organiciste de la maladie mentale, Lacan va sentir la nécessité de pluraliser le *Nom-du-Père*. Cette multiplicité l'oblige à aller au-delà de la corrélation entre l'hypothèse de l'inconscient et la transcendance monothéiste – aussi bien mythique que judéo-chrétienne – du Père freudien. Passant alors de la religion à la science, Lacan va concevoir la paternité comme une fonction logique - P(x) -, et essayer, à chaque fois, de savoir ce qu'a pu fonctionner pour un sujet comme nom du père.

Parce que les hommes nomment *père* bien d'autres choses que leur géniteur⁹, parce que l'usage métaphorique du langage permet même de penser qu'il y a autant de pères que de noms, le trauma structural devient la rencontre avec le langage, et l'agent effectif de la castration, inter-dit que celui-ci véhicule.

À partir de cette nouvelle conclusion, Lacan propose une clinique sans référence directe au Père et à la Mère, soit une clinique de l'appropriation du réel ou de l'articulation de la jouissance dans les *Discours*. Comme liens sociaux permis par le fonctionnement du langage, ces *Discours* sans paroles mettent en fonction le signifiant en tant qu'il institue le sujet comme vide, représente celui-ci pour un autre signifiant, et produit le supplément de jouissance nommé *a*.

⁵ J. Lacan, *Écrits*, op. cit. p.874.

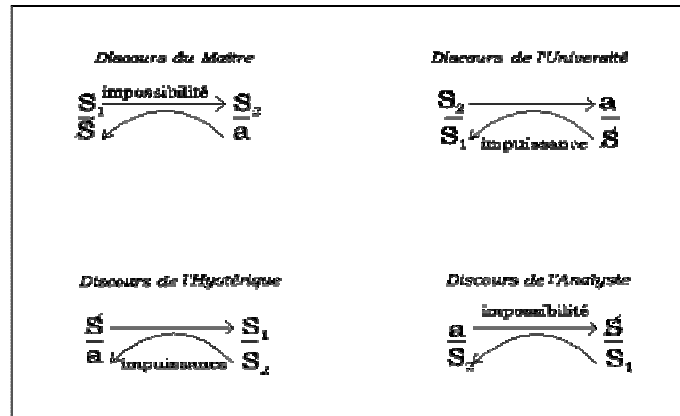
⁶ J. Lacan, *Les noms du père*, 1963 (Séminaire interrompu en Novembre 1963).

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXI, Les non-dupes errent*, 1973-74 (inédit)

⁸ J-A Miller, *Comentario del Seminario Inexistente*, Buenos-Aires, Manantial, 1992.

⁹ Le *Nom-du-Père* ne métaphorise pas seulement le *Désir de la Mère*, il est déjà métaphore du père réel, voire du réel tout court.

Même s'il y a une variété historique des *Discours*, Lacan réduit leur phénoménologie à la synchronie des dits, ce qui permet de les présenter dans une nouvelle structure quadripartite :



À partir du *Discours du Maître* (qui organise la précédente définition du signifiant, du sujet et de l'objet), Lacan obtient, par rotation des termes sans permutation, trois autres *Discours*.

Le *Discours du Maître* est la matrice du lien politique que distingue l'être parlant de tous les autres vivants. Il montre que le vrai maître du sujet (S) est le signifiant (un), dans la mesure où c'est lui qui fonde la chaîne signifiante de la représentation inconsciente (S₂) et produit l'objet (a) dans le lieu que Lacan nomme le *plus-de-jouir*.

Ce *Discours* formalise la constitution du sujet (S) à partir de l'impossibilité pour l'impératif signifiant (S₁→S₂) de s'accaparer l'objet perdu qui cause le désir (a). Son *impuissance* est la même que celle des autres *Discours*, à savoir la barrière de la jouissance (//) qui sépare de sa production sa vérité.

Voici les places, les termes et les relations de ce premier *Discours*:

| | |
|-----------------------------|---|
| les places : | les termes : |
| <i>impossibilité</i> | <i>impossibilité</i> |
| <u>agent</u> → <u>autre</u> | <u>S₁</u> → <u>S₂</u> |
| vérité // production | § // a |

Le sujet occupe ici la place de la vérité. En illustrant ce *Discours* avec la dialectique hégélienne du Maître et de l'Esclave, Lacan indique aussi qu'avant la subversion psychanalytique du sujet cartésien, le savoir servait essentiellement le pouvoir. Le maître antique ne s'occupait pas trop du savoir (*épistémé*), il se contentait d'exploiter le savoir-faire (*téchné*) de l'esclave. Ce n'est qu'avec la création au douzième siècle de l'Université par décret royal, que le pouvoir va rendre le savoir sacré et obscurantiste. Celui-ci peut alors être transmis dans les lieux religieux, magistralement, dans l'ennui.

Le *Discours de l'Université* fournit le cadre de la relation avec ce nouveau type de savoir, un savoir pour le savoir, ou un *Eros* érudit, rêvant de sagesse et de béatitude. La connaissance triste (*acedia*), non charnelle, prend alors le commandement des opérations, soumettant mieux le sujet au nouveau maître :

$$\begin{array}{c} \underline{S_2} \rightarrow \underline{a} \\ S_1 // \text{\$} \\ \textit{impuissance} \end{array}$$

Dans ce dispositif, le savoir (S₂) passe à agir sur l'objet du désir (a), mais pour produire l'*impuissance* de l'ignorant (§) face à la vérité du maître savant (S₁).

Le *Discours du Maître* peut aussi s'éclairer par une régression au *Discours de l'Hystérique*, qui est la revendication que le sujet (§) fait au maître (S₁), pour que celui-ci produise un vrai savoir (S₂) sur le désir (a). Mais ce que l'hystérique vise, en dernière

instance, c'est que le maître avoue son *impuissance* face à la vérité de la petite jouissance qu'elle incarne :

$$\begin{array}{l} \underline{\$} \rightarrow \underline{S_1} \\ a // S_2 \\ \textit{impuissance} \end{array}$$

La Science Moderne a repris le défi lancé par l'hystérique au maître pour retrouver un savoir dans le réel, mais le prix qu'il a fallu payer pour la volonté scientifique de ne rien savoir des effets du savoir pour le savoir, fut le retour mortifère de ce qui a été forclos du symbolique, la vérité, ou mieux, la jouissance du sujet.

Le *Discours de l'Analyste*, envers du *Discours du Maître*, est le cadre de la relation inédite que Freud a fondé sur l'articulation de langage du savoir inconscient. Il présente un progrès relativement au *Discours de l'Université*, en même temps qu'il contrarie la conjugaison contemporaine de la Science et du Capitalisme, soit l'induction des exploités à rivaliser sur le principe de l'exploitation, de manière à participer à la soif généralisée du manque-à-jour:

$$\begin{array}{l} \textit{impossibilité} \\ \underline{a} \rightarrow \underline{\$} \\ S_2 // S_1 \end{array}$$

Comme c'est ici l'analyste dans la position d'objet (a) qui rend *impossible* la réalisation du fantasme fondamental, ou cause la division du sujet (a→\$), celui-ci pourra se séparer de son aliénation au signifiant maître (S₁), de manière à ce que soient les failles dont l'analysant a témoigné pendant l'analyse qui viennent s'articuler comme savoir inconscient (S₂) à la place de la vérité.

Même si les *Discours* touchent à quelque chose de bien plus vaste que la psychopathologie, celui de *l'Hystérique* peut aussi rendre compte de ce qui se passe dans

l'hystérie, celui de *l'Université* dans la névrose obsessionnelle¹⁰ et celui du *Maître* dans la perversion¹¹. La psychose reste *hors Discours*, car elle ne lie pas socialement, ou n'attache pas l'individuel au collectif.

La psychose déserte les *Discours* parce que le signifiant un n'y représente pas le sujet pour un autre signifiant. Ainsi, c'est la psychose que sert d'abord de modèle à la clinique de la jouissance du symptôme individualisé, au sens restreint (forclusion du *Nom-du-Père*) et généralisé (forclusion de *La femme* ou du *rapport sexuel*).

Ce qui définit maintenant le symptôme, c'est la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que celui-ci le détermine¹². Cette jouissance pour ainsi dire délirante, purement subjective et non commune, ne peut pas donner lieu à une relation d'ego à alter ego, à une dialectique de la reconnaissance du désir, ou à un dialogue avec l'Autre.

Les *Discours* maintiennent la paire ordonnée (S_1-S_2). Mais la nouvelle axiomatique de la jouissance du symptôme introduit l'Un tout seul (S_1), en essaim, $S_1 (S_1 (S_1 (S_1 \rightarrow S_2)))$ ¹³, et en nœud (borroméen)¹⁴.

Dans le champ du langage, le signifiant indice 1 se disjoint du signifiant indice 2, soit du signifiant de la duplicité du symbole et du symptôme, ou du signifiant de la division du sujet. Ce signifiant-unité va prendre la valeur d'une substance inimaginable par Descartes, la substance de la jouissance de l'inconscient. Même si S_2 gardera sa pertinence dans la structure de langage de la représentation, Lacan insiste maintenant sur l'équivoque du chiffre deux : *est-ce d'eux* (les sexes) que ça parle?

En effet, la parole symptomatique ne s'adresse pas réellement à l'Autre (sexe). C'est la parole d'amour que refuse la forclusion de l'Autre et la désupposition de savoir. Mais lorsque S_2 ne surgit plus comme le représentant de la représentation du sujet, S_1

¹⁰ R. Chemama, *Sur la névrose obsessionnelle, à partir des quatre discours in Ornicar?* n° 3, Paris, Le graphe, 1975, p.71.

¹¹ J. Martinho, *Hipótese sobre a Perversão in Ditos*, Lisboa, Fim-de-Século, 1999.

¹² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII, RSI*, leçon du 18 février 1975 in *Ornicar?* n° 4, Paris, Lysse, p.106.

¹³ J. Lacan, *Le Séminaire livre XX*, op. cit. p.130.

¹⁴ *ibid*, p.107-123.

devient *insigne* de jouissance, un *signe* que Lacan convie alors à lire comme on le voudra, par exemple comme l'anglais *thing*.

La clinique des signes de jouissance du symptôme se serre chez Lacan au niveau des nœuds du Réel (R), du Symbolique (S) et de l'Imaginaire (I), considérés chacun pour soi ou comme trois en un. C'est cette trinité que nous allons rencontrer dans le *nœud borroméen*, forme topologique que Lacan introduit en 1971 et fait équivaloir au *tore*¹⁵.

C'est l'impossibilité de dénouer l'une de ses composantes sans que les autres se dispersent qui définit le nœud borroméen ; mais ce n'est qu'au moment où le nœud se défait réellement qu'on peut conclure à sa valeur comme lien.

Après l'avoir pris dans les armoiries de la famille Borromée, Lacan évoque le nœud borroméen comme quelque chose de refoulé aussi bien par la science que par la psychanalyse. Néanmoins, il avance que c'est ce que Freud cherchait au niveau de la structure (religieuse) de la réalité psychique ou de la personnalité. Mais étant donné que Freud n'a pas construit une topologie du nœud, il n'a pu le concevoir que métaphoriquement, comme nœud familial ou œdipien.

Finalement, Lacan définit R, S et I comme les véritables *noms du père*, les trois dit-mentions sans lesquelles il n'y aurait pas de nœuds, liens ou alliances. Si les tiges enroulées de l'ADN peuvent présenter une sorte de premier nœud, biologique ou hormonal, c'est le nœud borroméen RSI que constitue le réel de la nature humaine.

Le *sinthome* est autre chose. Mais avant de pouvoir cerner sa spécificité, il faut encore dire un mot sur la fonction du père dans la formation du symptôme analysable¹⁶. Il convient alors de distinguer le père symbolique, le père réel et le père imaginaire.

¹⁵ Chaque rond de ficelle (R, S, I) constitue un tore périphérique, par rapport au tore central ou trou de la Jouissance, celui que Lacan désigne *plus-de-jouir*. Topologiquement le tore est un trou : recel de quelque chose, ou forage pour une issue. Toutefois, le tore n'est un trou que pour qui le regarde en objet, non pour qui en est le sujet. Il se peut aussi qu'au moins deux (R et S) des bouts de ficelle n'aient pas la consistance d'un tore, soit qu'ils n'arrivent pas à se boucler. Dans ce cas, leurs lignes droites (à l'infini) peuvent encore venir se lier borroméennement, grâce au tore I (l'Imaginaire du corps, représenté dès les temps les plus anciens par la rondeur fermée de la sphère) .

¹⁶ J-A Miller, *Los signos del goce*, op. cit. p.328-329 et 364-365.

Le père symbolique ou *Nom-du-Père* est le signifiant que permet d'attribuer une signification phallique au *Désir de la Mère*, ou de réduire la jouissance de l'Autre au règne de l'Un : pour les deux sexes, une seule jouissance, la phallique.

Le père symbolique s'incarne dans le père réel, qui est l'agent de la castration dans la réalité effective, celui qui porte le Nom de famille et dit Non à l'inceste. Or, ce père réel est aussi l'homme de la Mère, donc, celui qui peut la transformer en objet sexuel.

Comme il est censé jouir de l'Objet interdit aux fils et aux filles, le père réel incarne l'exception. Il peut devenir ainsi l'impair latent de la névrose (la père-version hystérique découverte par Freud), ou patent de la perversion. Il peut être aussi l'Un-père déclencheur de la folie (à deux).

C'est entre le père symbolique et le père réel que le père imaginaire va prendre consistance. Celui-ci peut condenser en soi les images que chacun se fait de son père et du père des autres, aussi bien que celles de ce que doit être un Père pour tous.

Le père imaginaire est, donc, un lieu commun de l'ambivalence fantasmatique, mais ce n'est jamais celui qui nomme. L'acte de nomination revient aussi au père réel. C'est, donc, lui que peut nous conduire au-delà du fantasme : non seulement vers l'enchaînement symbolique, mais aussi vers le *sinthome*. Effectivement, en donnant un nom propre au sans-nom (le supposé sujet), le père réel fait toujours symptôme. Cependant, au-delà des formations de l'inconscient, il appelle également au *sinthome*.

Par sa nomination, le père réel donne l'identité signifiante qui manque au sujet divisé et crée son trou. Mais il n'est pas suffisant pour rendre compte de ce qui se crée à partir du trou pris comme objet.

Cette création force Lacan à aller au-delà du père réel (agent de la nomination et de la castration). Là, il trouve autre chose que le pire illustré par la mort¹⁷ et la psychose, à savoir, le *sinthome*.

Non, le symptôme en tant que signal morbide que le médecin veut éliminer, ni le symptôme comme perturbation mentale que le psychothérapeute tente soigner, ou, encore, le symptôme comme dérivé de l'inconscient, mais le symptôme en tant qu'il est intraitable et incurable. C'est cet envers du symptôme ou symptôme au deuxième degré, que Lacan, après le Séminaire *RSI* (1974-75), va appeler le *Sinthome* (1975-76).

Dans *l'espace de la jouissance*, écrit Lacan dans *Encore, prendre quelque chose de borné, fermé, c'est un lieu, et en parler, c'est une topologie*.

La topologie de la jouissance montre le *sinthome* (écrit avec la lettre sigma, Σ) comme un quatrième nœud, permettant de lier borroméennement les combinaisons RSI, SIR, IRS., même si le père réel a démissionné de sa fonction symbolique, ou montre les carences d'un père imaginaire¹⁸. Parce que le *sinthome* supplée aux inévitables déficits de la nomination paternelle, il est aussi ce qui identifie le mieux le mode d'être ou de jouir de chacun.

Si le *sinthome* reste intraitable, c'est parce qu'il crée aussi, à chaque instant, le monde de langage où le sujet prend la parole et la plume, en lui donnant la constante vivacité du sens jouï.

D'où l'importance de mettre en relation la jouissance du *sinthome* avec la création du sens dans un réel qui l'exclut. En nous servant de la polyphonie littérale qui prolifère alors chez Lacan pour rendre compte de la *jouis-sens* du *sinthome*, on peut dire que le *parlêtre*¹⁹ prend l'*apparole* en jouant avec *lalangue*.

¹⁷ Dans *Le mythe individuel du névrosé* (1956), Lacan évoque la mort comme un quatrième terme au-delà du triangle œdipien. La fin d'*Œdipe à Colone* de Sophocle indique aussi ce lieu (hégélien) de la mort comme *maître absolu*.

¹⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome*, leçon du 18 novembre 1975 (*Ornicar?* n° 6, Paris, Navarin, p.9), leçon du 17 Février 1976 (*Ornicar?* n° 8, Paris, Navarin, p. 15).

¹⁹ Terme qui remplace chez Lacan (le sujet de) l'inconscient (freudien). Il y ajoute encore le *psarlêtre*, de la particule *psy*, sinon *tout ça n'existerait pas* (cf. *Nomina non sunt consequentia rerum*, 8/3/77, in *Ornicar ?* n° 16, Paris, Navarin, p. 99).

Le *parlêtre* a comme partenaire le *sinthome*. Plutôt que vérité, la *dit-mansion* de ce dernier est le *mensonge* ou le *men-songe* ; et *s'appensée*, l'appui qu'il prend dans le signifiant pour l'*élucubration de savoir sur lalangue*. Le *sinthome* est, donc, *charlatan*²⁰, et tend à conduire le *bla-bla-bla* de l'analyse à une interminable recherche du sens (jouï).

Comment faire alors pour mettre un terme à cette imposition ou quête indéfinie de la *jouis-sens*?²¹ Il n'y a pour l'analyste qu'un moyen logique : confronter le sujet avec le *chiffre*²² des impasses formelles auxquelles le déchiffrement du sens²³ conduit, de manière à séparer le sans-sens du réel et la jouissance comme sens du sens. Le *plus-de-jour* final permet alors d'identifier le *sinthome* post-analytique, et de le définir par l'*impossible* rencontré dans l'analyse.

Après s'être pensée comme sujet mort du signifiant et comparé son essai de rigueur à celui du psychotique, Lacan a préféré se concevoir lui-même comme un *sinthome*: non seulement parce qu'il a su incarner en tant que psychanalyste l'impossible bien-être de la civilisation, mais aussi parce que c'est lui qui a inventé le nœud borroméen à quatre ou découvert le réel du *sinthome*.

²⁰ AAVV, *Le symptôme-charlatan*, textes réunis par la Fondation du Champ Freudien, Paris, Seuil, 1998.

²¹ *J'appelle symptôme ce qui vient du réel. Ça veut dire que ça se présente comme un petit poisson dont le bec vorace ne se referme qu'à se mettre du sens sous la dent. Alors de deux choses l'une: ou ça le fait proliférer ("Croissez et multipliez-vous" a dit le Seigneur, ce qui est quand même quelque chose d'un peu fort, qui devrait nous faire tiquer, cet emploi du terme multiplication: lui, le Seigneur, sait quand même ce que c'est qu'une multiplication, ce n'est pas ce foisonnement du petit poisson) - ou bien alors, il en crève. Ce qui vaudrait mieux, c'est à quoi nous devrions nous efforcer, c'est que le réel du symptôme en crève, et c'est là la question: comment faire? [...] c'est au chiffre qu'on retourne, et que c'est ça le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse, c'est que le déchiffrement se résume à ce qui fait chiffre, à ce qui fait que le symptôme, c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel, et qu'aller à l'appivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque (cf. J. Lacan, *La troisième* in *Lettres de l'École freudienne* n° 16, Paris, EFP, 1975).*

²² *Chiffre*, en arabe *sifr*, c'est aussi le zéro.

²³ J.Lacan, *Écrits*, op. cit. p.520.